

Vers la même époque, sollicité d'écrire quelques lignes sur un album, Bismarck y inscrivit cette pensée : « On dit partout qu'on apprend à vivre à ses dépens. Moi, j'ai appris à vivre aux dépens des autres. » Le chancelier a la hardiesse de sa philosophie. Elle ne l'a jamais abandonné du reste, et la veille de la terrible bataille de Sadowa, il écrivait simplement à sa femme de lui envoyer des romans français pour le distraire. Il avait une prédilection pour Alexandre Dumas, Flaubert et Zola. Il croyait sincèrement que la société française est corrompue et incapable de se relever. A un journaliste qui l'interviewait, il dit un jour : « Le vol est le vice national de l'Anglais, mais il n'atrophie pas la race, tandis que le Français a le défaut incurable de se laisser mener par les femmes. »

Voici maintenant Bismarck au Parlement, nul mieux que notre confrère allemand Zolling n'a su le peindre (*Neue freie Presse*) :

Le chancelier laisse tranquillement parler les représentants du pays. Pendant ce temps, il avale une quantité d'eau absolument invraisemblable, avec laquelle il mélange quelques gouttes de cognac.

... De temps en temps, il joue avec un lorgnon, à la monture tout à fait antique (en corne), qui est déposé devant lui, et, par intervalles, il lorgne les tribunes. Mais cela ne l'empêche pas de prêter l'oreille aux discours, ni de prendre des notes au crayon. Oh ! ce crayon, en voilà un comme on n'en voit pas tous les jours. Il est jaune et d'une longueur démesurée. On m'a raconté que, régulièrement après chaque séance, les crayons disparaissent, enlevés par les députés, qui les remettent à leur femme en guise de reliques de Bismarck.

Ah ! voilà que le chancelier fait signe à un domestique. Celui-ci apporte un gros portefeuille en cuir noir, qu'il dépose sur les genoux de son maître.

Bismarck prend un trousseau de clefs de sa poche, ouvre le portefeuille et en tire deux dossiers, l'un rouge, l'autre bleu ; c'est là-dedans que se trouvent toutes les pièces importantes. Il le feuillette, place devant lui le papier dont il a besoin, et consulte sa montre, car le bavard qui est à la tribune n'en finit pas, et le chancelier commence à s'impatienter.

Son tour est venu enfin.

Il se lève avec lenteur et l'on éprouve une sorte de saisissement en voyant cet hercule émerger au-dessus de la table, et d'une telle hauteur que ses mains ne touchent plus cette dernière. Le corps sentant par là un point d'appui, devient remuant. Les bras s'agitent de droite et de gauche, et ses mains qui, seules, trahissent le grand âge, tremblent plus fort, cherchant à prendre un point d'appui quelconque, fouillent nerveusement dans la moustache, dans l'oreille, dans la tunique, ou bien s'attachent à la croix de fer, il passe la main dans la poche de derrière de sa tunique, et il en retire un mouchoir avec lequel il se mouche avec bruit.

Parlant de sa voix, le journaliste allemand dit : « On s'attend à voir sortir une espèce de tonnerre de cette poitrine